

LES RESTAURATIONS DE L'ABBAYE CISTERCIENNE DU PIN D'APRÈS LES TEXTES (1573-1653)

par Claude ANDRAULT-SCHMITT *

Il ne s'agit ici ni d'une synthèse régionale, ni du dossier d'une cathédrale ou d'un autre site prestigieux. Mais, somme toute, ce cas peu connu représente assez justement une part non négligeable de la construction religieuse, soit la part monastique en situation difficile car relativement isolée dans la campagne. De plus, il bénéficie de sources relativement abondantes et dont l'interprétation est dépourvue d'ambiguïté.

L'abbaye du Pin (Vienne, paroisse de Béruges) est implantée en Poitou, dans un des territoires du Centre et du Sud-Ouest les plus touchés par les guerres de Religion (avec l'Aunis, la Saintonge, le Limousin et le Berry), qui a perdu de surcroît une grande partie de ses archives religieuses dans cet épisode. Ainsi, une incursion de « Gascons » dirigés par Grammont en 1562 a presque vidé la cathédrale de Poitiers de son superbe mobilier de pierre, de sa statuaire, de ses tombeaux, de ses ornements de tissu et orfèvrerie, de ses serrures et chapiers, de ses chartes et registres. Et si la ville a résisté à la seconde vague, c'est-à-dire un long siège par Coligny, en 1569, grâce à la mobilisation de sa population, catholiques comme huguenots, le plat pays n'a pas eu cette chance.

UNE IMPORTANTE ABBAYE CISTERCIENNE

Le Haut-Poitou est bien pourvu en abbayes cisterciennes (six) qui ont connu des sorts divers après les guerres civiles, à vrai dire pas toujours malheureux : un abbé converti au protestantisme a pu à la fois négliger et protéger les lieux (Valence) ; presque partout des programmes somptuaires ont ajouté de grands logis classiques en dépit d'effectifs relativement réduits (La Merci-Dieu, Les Châtelliers). Les églises elles-mêmes n'ont guère souffert jusqu'à la Révolution, qui leur a été fatale. Celle du Pin est la seule qui ait eu à supporter, du moins avec des conséquences graves, les événements guerriers du XVI^e siècle, mais paradoxalement l'une des deux seules (avec L'Étoile) qui subsistent encore aujourd'hui partiellement en élévation (même si le toit a été enlevé pour des raisons de sécurité en 1952, pour protéger les enfants d'une colonie de vacances...).

Placé dans un site idyllique (fig. 1), en amont de Poitiers dans la vallée de la Boivre, l'établissement a des origines obscures, probablement liées à la piété de chanoines de la ville toute proche. Il devient important lorsque l'évêque confirme son affiliation à Pontigny en 1162/1163, et plus encore à la fin du siècle lorsque Richard Cœur de Lion, très lié à l'abbé Milon, augmente si bien ses revenus que les chroniqueurs anglais lui attribuent la totalité de la construction. De fait, la nef encore en place, en vaisseau unique (fig. 2 et 3), ainsi que le transept et son haut clocher, qui sont restituables à l'aide de sérieux indices, indiquent une époque plus ancienne, correspondant à l'affiliation (vers 1160-1180). Tandis que ce que l'on peut suspecter des formes du chevet et de l'aile monastique (faisceaux de nervures, blocs erratiques) serait plus franchement gothique, donc susceptible de refléter un embellissement ultérieur et par conséquent la générosité du Plantagenêt, dont le dixième anniversaire de la mort fut célébré en 1209 avec la permission du Chapitre de Cîteaux.

La majeure partie du dossier conservé aux archives départementales est composée par des pièces originales datées entre 1573 et 1653, qui permettent de retracer les destructions, puis réparations de fortune, enfin créations à la gloire de l'abbé et de l'Ordre.

LE PASSAGE DE COLIGNY ET LES RÉPARATIONS DE FORTUNE

Ici les importantes traces de rubéfaction visibles dans l'église, près de la porte d'entrée (fig. 4), ou celles qui sont décrites au XVII^e siècle autour « de la porte du cloître » avec de grands « quartiers » éclatés, résultent moins d'une vague éphémère de vandalisme ou iconoclasme que véritablement de la guerre. Car, apprend-on, « l'église de ladite abbaye (a été) ruinée en l'année 1569 pendant le siège de cette ville y mis par l'amiral Coligny comme il est notoire à tous ». La légende veut qu'il ait établi là son bivouac, ce qui est très vraisemblable, étant donné la proximité de Poitiers, sur la

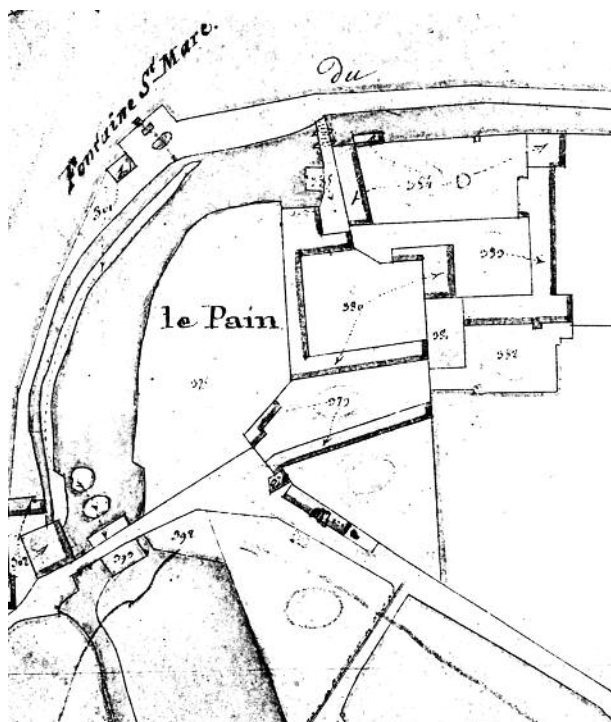


Fig. 1 - Le site de l'abbaye en 1830 (extrait du cadastre ancien de la commune de Béruges).

route du Sud, et les facilités offertes par les bâtiments, les équipements et probablement les réserves alimentaires. D'où un procès-verbal dressé en 1573, qui satisfait à la loi du genre : « durant les troubles passés ladite abbaye a été entièrement pillée saccagée et ruinée (...) par ceux de la nouvelle opinion et leurs complices » ; il ne reste « aucun lieu couvert ».

Le constat peut être exact, mais il peut être aussi exagéré, parce qu'il s'accompagne de la demande d'une permission d'aliénation des biens au roi Charles IX, lequel s'exécute, et qu'il est immédiatement suivi, la même année, d'un « bail au rabais ». On prévoit alors, sous la direction de l'abbé apparemment, mais en consommant quasiment la totalité du revenu de l'abbaye, de se replier dans la moitié orientale de l'église et l'aile conventuelle correspondante, ce qui n'est pas sans exemple. Donc de réparer le logis de l'abbé, reconstruire l'aile des religieux, installer toutes les vitres nécessaires, recouvrir de tuiles « la croisée et croupe » (transept et chevet) et remonter la « lanterne en forme de dôme » (croisée). Sans compter les réparations des métairies, granges et moulins.

Pour le nouvel oratoire, l'aménagement prévu en 1573 devient effectif 25 ans plus tard, avec construction d'un grand mur au droit de l'arc séparant la nef du transept



Fig. 2 - La nef de l'abbatiale, façade sud.

Cl. Cl. Andrault.



Cl. Cl. Andrault.

Fig. 3 - La nef de l'abbatiale, façade occidentale.

(fig. 5), comme l'atteste une description de 1646, aussi bien qu'une inscription figurant sur la paroi en question : « CE PIGNON FUT FAICT EN LAN 1598 ». Le devis a probablement été exécuté tel que défini, car on peut le mettre à l'épreuve des expertises ultérieures, mais il faut aussi regarder la fenêtre au cintre brisé, assez joliment clavé, qui se trouve au milieu du nouveau mur (fig. 6) : « laquelle clôture faut qu'elle soit entre les deux piliers de devant portant la croisée du clocher et y mettre la porte d'entrée de l'église ; par le dessus quelque pièce de vitre ou autre ouverture pour donner jour et clarté ».

Mais en 1600 ou 1601, c'est-à-dire quasiment à la suite des travaux, le chevet et la croisée s'écroulent, événement attesté par des témoins quelque cinquante ans plus tard. Les dégradations par les troupes des huguenots auraient-elles été plus importantes qu'estimées ? Les réparations auraient-elles été mal faites, à l'économie ? Trop tard ? En bref, on ne sait pas vraiment ce qu'il faut imputer à la soldatesque ou au défaut d'entretien, question qui se pose aussi pour le XV^e siècle et les conséquences de la guerre de Cent ans.

LES OPTIONS DES RELIGIEUX DE LA CONTRE RÉFORME

Après le tournant du siècle, les offices sont célébrés dans la salle capitulaire. L'abbé Léonard de La Béraudière qui est nommé dans les années 1620, et qui réside, continue visiblement à ordonner des travaux, mais dans les bâtiments conventuels ou les bâtiments utilitaires.



Cl. Cl. Andrault.

Fig. 4 - Assises rubéfiées près du portal d'entrée.



Cl. Cl. Andrault.

Fig. 5 - Le mur de cloison daté de 1598 à l'entrée du transept.

En 1643, dans un contexte de surenchère entre les différents établissements religieux de la région, avec l'accord des (3 ou 4 !) religieux réunis en chapitre et celui de l'abbé, et probablement à la suite de pressions, « l'économe » qui gère le domaine se déclare disposé à récupérer et réparer la vieille nef pour la transformer en église (il s'agit de La Fontaine, un parent du fabuliste, qui s'occupe aussi du domaine clunisien de Montierneuf à Poitiers et en donne les travaux en exemple). Autrement dit, le mouvement inverse du précédent, car on doit installer à l'ouest les trois autels principaux du chœur. Mais l'espace en question est visiblement très ruiné depuis son abandon ; « les murailles ont été découvertes pendant quatre-vingts années ». Il est donc prévu de remettre des vitraux partout et des montants de pierre dans la grande baie occidentale, de surélever les murs de quelques assises au-dessus des contreforts, de reconstituer une corniche à corbeaux, de passer les parois intérieures à la chaux, de surbaisser la couverture, de fabriquer un pavement sur lit de pierres de récupération, enfin de construire une clôture de pierre, transversale, pour définir et séparer nouveau chœur et nef. À cette intention, quatre ans plus tard, le temps d'un procès contre le fermier, sont transcrites des descriptions complètes des lieux par les différents corps de métier, extrêmement précieuses pour les médiévistes. Et les travaux sont rondement menés, car ils sont réceptionnés en 1653. Toutes les opérations prévues en 1643 sont visibles encore aujourd'hui (on a même retrouvé



Cl. Cl. Andrault.

Fig. 6 - La nef abandonnée en 1598 et ses baies de communication vers l'est.



Cl. Cl. Andrault.

Fig. 7 - L'aire du cloître, au nord de l'abbatiale.



Cl. Cl. Andrault.

Fig. 8 - Le pavillon de l'abbé, greffé sur l'escalier du transept.



Cl. Cl. Andrault.

Fig. 9 - Le logis principal, façade orientale.

la clôture transversale à fleur de sol), à l'exception d'un clocher (mais s'il était seulement en charpente, ce n'est pas étonnant).

Un compilateur donne pourtant la date de 1674 pour la mise en service de « la basilique et des lieux réguliers », ce qui pourrait bien s'appliquer plutôt au cloître et à l'aile orientale. Car d'autres indices, cette fois sur les bâtiments en place, montrent que les restaurations ont été très amples, et ont très certainement masqué les rapetassages conduits entre 1573 et les années 1620 : un très important remblayage de l'aire du cloître et la création de nouvelles galeries sont attestés par de petites consoles et des portes neuves, plus haut placées que les anciennes (fig. 7). L'établissement est alors intégré dans la Stricte Observance et son fonctionnement, avec noviciat et hôpital, autant que son personnel font l'admiration de tous.

Les plus grandes modifications des « lieux réguliers », avant 1674, étaient liées, à nouveau, à une initiative de l'abbé. Peut-être déjà de Léonard de La Béraudière († 1649), mais surtout de son successeur Léonard Gautier, qui dut commencer par rétablir la discipline. L'abandon du transept et du chevet leur permit, dans le cadre d'une séparation des revenus dont on comprend implicitement la lente définition depuis quelques dizaines d'années, de récupérer leur implantation pour se construire un nouveau logis, pourvu d'un très bel escalier (réalisé à l'été 1650). Ce bâtiment forme un pavillon directement greffé sur la tourelle d'escalier quadrangulaire du XII^e siècle, située originellement à l'angle de la nef et du bras sud (fig. 8). Et il est à son tour l'élément premier et déterminant pour l'ensemble du logis qui s'étend jusqu'à un deuxième pavillon joignant la rivière (fig. 9), lequel servait d'hôtellerie. Les salles intérieures, les caves et

certaines voûtes en place confirment la chronologie. Notons que les embellissements se poursuivent puisqu'en 1700 est commandé à un célèbre artiste régional, Joseph Girouard, un grand retable d'ébénisterie occupant tout le mur oriental et dissimulant donc les anciennes ouvertures du mur de 1598, qui n'avaient plus de raison d'être (ce meuble est visible sur les photographies de 1943 et a disparu peu après de façon énigmatique...). En 1780, on envisageait encore d'importants travaux : lambris en place, plafonds, huisseries datent de cette époque, mais il est probable que tout ce qu'énumère le devis conservé n'a pas été exécuté, en particulier concernant le deuxième pavillon, au nord, encore aujourd'hui en ruine.

ÉPILOGUE

Doit-on parler de restauration après les guerres de Religion, ou de programmes somptuaires portés par la Contre Réforme ? Les deux sont indissociables. L'alternative, ou plutôt la succession, n'a rien de spécifique. Toutefois, chaque cas est particulier. Et ici nous devons relever l'attention particulière des abbés, qui véritablement sauvèrent leur abbaye. Sans interruptions. Ainsi, celui de 1791, par opportunisme ou/et conviction, se mit à tutoyer les citoyens ; il se fit nommer agent par la commune de Béruges, donna deux des trois cloches pour faire des canons et sauva ainsi la propriété qui entra dans sa famille...

* CESCUM, université de Poitiers/CNRS

Bibliographie, sources et extraits dans *Églises cisterciennes en Poitou. Revue historique du Centre-Ouest*, 1, 2002.